

Geneviève Lefebvre

VA CHERCHER

L'INSOLITE
DESTIN
DE
JULIA VERDI



Libre  Expression

Du même auteur

« Rares sont les hommes », dans *Crimes à la librairie*, collectif de nouvelles, Éditions Druide, 2014.

Je compte les morts, Expression noire, Libre Expression, 2009.

La vie comme avec toi, Expression noire, Libre Expression, 2012.

Dis oui, Expression rouge, 2013.

Geneviève Lefebvre

VA CHERCHER

L'INSOLITE
DESTIN
DE
JULIA VERDI

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

« Partout où il y a un malheureux,
Dieu envoie un chien. »
Alphonse de Lamartine, poète

PROLOGUE

C'est un revirement du destin, aussi ironique que cruel, qui valut à Julia Verdi de perdre l'homme de sa vie au moment précis où elle venait enfin d'ouvrir les yeux sur un constat terrible : alors qu'elle avait réussi le tour de force de bousiller toutes les occasions d'être heureuse, la vie lui offrait une autre chance.

Cette chance s'appelait David Trueblood.

Malgré son nom de pur-sang, David venait d'une lignée tout à fait ordinaire. L'une de ces familles supérieures en nombre où le chaos régulier du quotidien prenait volontiers le dessus sur les encouragements qu'il aurait fallu prodiguer aux enfants pour rehausser leur estime de soi.

Quand, par inadvertance, David rapportait un bon bulletin ou une seconde place à une compétition d'athlétisme, l'éclat de ces petites victoires se perdait dans la turbulence impériale qui régnait chez les Trueblood. Était-ce le résultat de tant d'insouciantes négligences ? La vie de David, éternel fils du milieu, n'avait jamais été extraordinaire.

Mais son cœur l'était.

Julia n'avait pas revu David depuis qu'ils s'étaient embrassés derrière le terrain de football le soir de leur bal de graduation. Elle, déjà pressée d'aller en retrouver un autre ; lui, tout empêtré de ce cœur

extraordinaire dont il ne savait plus que faire puisqu'elle le quittait.

Ils avaient dix-sept ans.

Après leur rupture, la vie n'avait plus jamais été la même.

David Trueblood s'était d'abord effondré comme si tous ses globules rouges l'avaient abandonné en même temps que Julia, le laissant pâle et sans force aucune. N'ayant nulle part où aller et pas un sou à consacrer à l'évasion, il s'était contenté de faire du surplace, dormant beaucoup, lisant encore plus. Puis, il s'était remis à manger, à marcher, à courir. Avec patience et détermination, il s'était employé à faire fructifier chaque pulsation de ce muscle hors norme qui habitait sa frêle poitrine de jeune homme. Manches relevées et sueur au front, il avait réussi un exploit peu commun de nos jours : il était devenu un homme.

Julia avait d'abord déployé ses ailes dans un grand froufrou chatoyant, illuminant chacun de ses gestes d'une vitalité qui la rendait irrésistible. Elle avait obtenu ses diplômes universitaires avec brio, collectionné des fêtes constellées de jeunes gens entreprenants, pris l'avion « pour aller à la rencontre d'elle-même » dans des contrées lointaines et charismatiques et en était revenue dans le même état : incapable de voir d'autres vies que la sienne. Tous ces moments épiques et grandioses étaient devenus autant de boucliers qui avaient isolé Julia de tout et ne l'avaient protégée de rien. Elle avait perdu un temps fou, des

chapitres entiers de sa vie, à analyser les mille et une significations cryptiques du comportement masculin, tapé du pied dans l'espoir de voir le bruit triompher sur la musique et essuyé des revers de plus en plus douloureux. Ces lendemains déchantaient si fort qu'elle était au bureau dès l'aube, propulsant sa carrière à coups d'histoires d'amour pitoyables.

Tout cet éclat dont elle s'entourait pour détourner son attention de la peur, de cette terreur qu'elle n'avait pas le courage d'affronter, se retournait contre elle en mille fragments acérés.

Le miroir s'était brisé, et Julia était toujours une petite fille effrayée qui refusait de grandir. Il était donc dans le désordre des choses que ce soit un revirement du destin, aussi ardu qu'extraordinaire, qui lui vaille de trouver ce qu'elle avait cherché toute sa vie au moment précis où elle était convaincue d'avoir tout perdu...

JEU DE CARTES

Cette histoire commence avec un rejet.

Pour être franche, cette histoire est ponctuée de rejets. Celui que j'avais infligé dans la cruelle insouciance de mes dix-sept ans à un garçon qui n'en méritait pas tant, et celui qui allait me renverser comme une grosse boule déterminée à abattre toutes les quilles d'un seul et sale coup.

Bang.

Rejetée. Abandonnée. Disqualifiée. Une claque qu'on se prend par la tête et qui vous laisse rouge d'humiliation. Tout est là, dans cette impulsion brutale comme le tir d'un lance-pierres.

J'avais été la pierre. Celle qui, me semblait-il au moment où c'est arrivé, ne valait qu'une chose : qu'on tire sur l'élastique jusqu'à son point de rupture pour être certain de l'envoyer le plus loin possible.

Nous sortions d'un restaurant marocain où une tireuse de tarot ondulante entre les tables offrait ses talents divinatoires aux clients en mal de certitudes.

Francis avait tiré la carte des amoureux. Moi, celle de la gloire et de la fortune.

J'y avais vu un signe. Un heureux présage. Celui de notre avenir ensemble. Sa carte bien au chaud contre la mienne, nous serions amoureux, glorieux et fortunés, tous les désastres précédents oubliés.

Je faisais fi de ses enfants, que je faisais semblant d'aimer ; de ceux, pas encore nés, que je prétendais vouloir ; des irritants désirs de Francis, qui ne s'accordaient pas aux miens ; et de ma façon obsessionnelle de vouloir être la seule à raconter l'histoire, notre histoire, pour être certaine de la raconter avec une telle perfection qu'il n'aurait pas d'autre choix que de m'aimer.

Francis n'a pas voulu de mon histoire.

Sur le trottoir, il m'a lancé un regard plein de compassion avant de m'annoncer qu'il ne nous voyait pas ensemble, ni dans la carte des amoureux, ni dans la vie, et qu'il me souhaitait la meilleure des chances avec ma gloire et ma fortune.

J'ai mis plusieurs minutes à comprendre qu'il me quittait, et cette nouvelle stupéfiante m'a crucifiée sur place. J'étais belle, encore jeune, en tout cas plus jeune que lui, intelligente et promise à un brillant avenir. Comment pouvait-il ne pas vouloir de cet avenir radieux qui nous était destiné ? Comme une enfant, j'ai pleuré à chaudes larmes, le fleuve de ma disgrâce emportant mascara, morve et dignité dans ses flots.

À travers le Niagara sur mes joues, je sentais sa mortification devant les regards horrifiés des passants et je savourais le goût salé de la vengeance sur mes lèvres. Il me quittait ? Très bien, alors qu'il en porte l'odieux sur la place publique.

Il allait me prendre dans ses bras, d'un instant à l'autre, il était *obligé* de le faire, non ? Seul un monstre laisse une fille mourir de désespoir dans la rue.

Il ne m'a pas prise dans ses bras.

Il m'a seulement dit un truc que j'allais mettre des mois à comprendre : « Tu vois, c'est parce que tu ne me donnes pas le choix, parce que tu me forces à être un monstre que je ne pourrai jamais être amoureux de toi. »

Et il est parti, me laissant seule sur le trottoir avec ma carte de tarot, abandonnée comme un chien, sonnée de me sentir accusée alors que c'était *lui* le monstre.

Sauf que c'était moi.

Narcissique, *junkie* de la moindre marque d'attention, prête à délaisser amis et projets pour suivre le premier venu, contorsionniste capable de tous les sauts périlleux pour prouver à l'homme devant moi – qui n'en demandait jamais autant – que j'étais une femme exceptionnelle, rien de moins.

Je n'étais pas séduisante, j'étais épuisante.

J'ouvrais les jambes, le portefeuille et les oreilles, mais je ne savais donner que pour mieux réclamer mon dû. Mon rapport aux hommes n'était pas un rapport d'amour, mais de comptes à payer où l'autre était mon obligé.

Inutile de dire que ces comptes étaient en souffrance et que plus je m'efforçais d'être « merveilleuse », moins j'arrivais à me faire payer. Persuadée de ne rencontrer que de mauvais payeurs, obsédée par ce qu'on me *devait* – l'amour, l'attention, le dévouement, les fleurs, les voyages et le café au lit –, j'en oubliais une chose essentielle : aimer.

J'en étais incapable.

Pas une seconde il ne me serait venu à l'idée de me questionner sur ce que j'avais de *si bien* à offrir pour

mériter qu'on se dévoue à ma cause. Pas une seconde je ne pensais à soulever le couvercle de mon panier pour m'assurer qu'il contenait ce qui ferait plaisir à l'autre au pique-nique de l'amour. J'avais lu tous les livres de psycho-pop où l'on m'avait répété, jusqu'à l'encre au plus intime de ma psyché, que je *méritais* le meilleur. Je n'avais qu'à me présenter dans ma plus jolie robe et à prendre l'amour qui m'était dû comme on ramasse un gigot chez le boucher, bien emballé, prêt à être moutardé et enfourné. Et si ce meilleur m'échappait encore, tel un jeune saumon fringant qui vous glisse entre les mains dans une rivière au printemps, c'est que je n'avais pas rencontré « le bon », celui qui serait à la hauteur de la fille « merveilleuse » que j'étais. Je n'avais qu'à « être moi-même », à poser les pieds sur la table, et il sonnerait à ma porte au moment où je m'y attendrais le moins, comme on se fait livrer une pizza. « Ding, dong. Je suis le meilleur, à votre service. »

Il ne restait qu'à tendre un pourboire et à manger, à même la boîte de carton. C'était une question d'estime de soi, de respect pour sa propre personne : il fallait se tenir debout et croire en ses rêves. Si l'autre passait son chemin, il ne nous méritait pas, moi et ma grandiose personnalité. C'était *lui*, le plus grand perdant de l'affaire. Un *loser* de première catégorie, aveugle aux merveilles de ma merveilleuse personne. Et je n'avais pas besoin d'un *loser* dans ma vie, right ?

Vous riez ? Vous faites bien. C'est toujours risible, un monstre. C'est d'ailleurs la seule façon de lui couper la tête. En rire.

Si j'étais prête à faire cet examen de conscience au moment où Francis m'a larguée comme une mal-propre ? Bien sûr que non. Je n'avais pas assez souffert encore. Ça viendrait, plus tard, pas maintenant.

Chaque chose en son temps.

En attendant, c'est lui que j'ai accusé. Je l'ai traité de tous les noms. Je lui ai trouvé des failles psychologiques profondes qui justifiaient son incapacité à s'engager avec qui que ce soit. Il serait toujours malheureux, égoïste, trop faible pour aimer une femme qui est pleinement son égale.

Trois semaines après notre rupture, balayant toutes les excuses qu'il m'avait données pour éviter de s'engager avec moi pendant notre relation, il tombait amoureux d'une astronaute aux jambes de danseuse qui avait trois enfants et prenait sa retraite de l'espace pour se consacrer à l'horticulture. Deux mois plus tard, entourés de leurs enfants respectifs, ils s'épousaient à la Martinique, les photos de leur grande smala engluée de bonheur azur et de confiture de fraises fluorescente étalées avec obscénité sur la page Facebook de Francis. Page que je consultais compulsivement, en quête de circonstances aggravantes dans le crime qu'il avait commis à mon endroit : ne pas m'aimer.

J'étais juge à un procès que je répétais plusieurs fois par jour pour arriver sans cesse au même résultat : coupable, coupable, il était mille fois coupable, un bandit du cœur, un hors-la-loi, un criminel en fuite dont j'étais l'innocente victime.

Le jour où j'ai vu les photos de son mariage, il m'a pourtant bien fallu me rendre à l'évidence : le beau

Francis n'avait aucun problème avec l'engagement. Il n'avait aucun problème avec les filles brillantes. Et son égoïsme semblait assez poreux pour y laisser entrer trois enfants qui n'étaient pas les siens. À temps plein.

C'était *de moi* qu'il n'avait pas voulu.

Et l'année qui suivrait me prouverait hors de tout doute qu'il avait eu raison.

« J'avais lu tous les livres de psycho-pop où l'on m'avait répété, jusqu'à l'encre au plus intime de ma psyché, que je *méritais* le meilleur. Je n'avais qu'à me présenter dans ma plus jolie robe et à prendre l'amour qui m'était dû comme on ramasse un gigot chez le boucher. Et si ce meilleur m'échappait encore, tel un jeune saumon fringant qui vous glisse entre les mains dans une rivière au printemps, c'est que je n'avais pas rencontré "le bon", celui qui serait à la hauteur de la fille "merveilleuse" que j'étais. »

Un soir d'été, Julia Verdi est abandonnée au coin d'une rue par l'homme qu'elle aime. Si elle s'arrêtait deux minutes (peut-être trois) pour allumer quelques lumières, elle se rendrait compte que, tout ce qu'elle donne aux autres, c'est d'excellentes raisons de la quitter. Mais Julia préfère accuser la vie, le destin, le sort qui s'acharne. Jusqu'à cette nuit glaciale de novembre où, sous la lumière jaune d'un lampadaire, un chien abandonné tourne ses yeux noirs vers elle.

Entre la chasse à l'écureuil, les mauvaises fréquentations du parc à chiens et les triples rations de parmesan, Julia aura droit à une éducation canine à l'usage des bipèdes dont elle ne se remettra pas.



Romancière, scénariste et chroniqueuse, Geneviève Lefebvre écrit pour le papier, la télévision et le grand écran. *Je compte les morts*, son premier roman, est finaliste au prix littéraire France-Québec et au prix Arthur-Ellis. Son deuxième, *La Vie comme avec toi*, remporte le prix Coup de cœur du festival du roman policier de Saint-Pacôme. Sous le pseudonyme « Blonde », elle publie ensuite *Dis oui*, dans la collection Expression rouge.

Va chercher est son quatrième roman. L'auteur vit à Montréal, où elle s'entraîne pour des marathons avec Maggie Golightly, le chien.